

# CHAPITRE XI Les sœurs de Saint-Charles Borromée

Les sœurs franciscaines n'étaient pas assez nombreuses pour suffire à tout. Elles faisaient déjà de l'enseignement. Les sœurs salésiennes ne projetaient pas d'ouvrir un couvent dans les collines, ayant déjà fort à faire à Tirupattur. Après plusieurs vaines tentatives pour convaincre les sœurs salésiennes de l'aider, le P. Guézou décida de faire appel à une autre congrégation pour s'établir près de lui et lui apporter de l'aide.

Voici ce que racontait le P. Guézou :

« De ma cabane sur la colline, je voyais tous les habitants et partageais leur vie. Mais je ne pouvais pas leur parler. Je ne pouvais pas non plus passer tout mon temps-là, parce que j'avais la charge de la paroisse de Jolarpet. Lorsque je faisais la tournée des villages, je constatais que, pendant la journée, il n'y avait que des femmes dans les maisons. Les hommes rentraient le soir et, après une rude journée de travail, ils étaient presque tous ivres. Il n'aurait pas été convenable de ma part d'entrer dans une maison pendant la journée. Il fallait que ce soit des femmes qui le fassent et établissent les premiers contacts. J'avais besoin de sœurs. J'ai supplié le Provincial salésien de m'envoyer des sœurs salésiennes. Leur Provinciale est venue et, après avoir examiné les lieux et s'être informée de ce qu'elles auraient à faire, elle déclara que ce n'était pas un travail pour elles.

« Finalement, par l'entremise du P. Menenez, mon prédécesseur dans la paroisse de Jolarpet, je pris contact avec les sœurs de St Charles Borromée. Leur Provinciale, Sœur Christine, vint me voir et accepta immédiatement de m'aider. Jamais il ne fut question ni d'argent ni d'aucune autre condition. Et aujourd'hui, elles sont installées ici définitivement. »

Le P. Guézou avait fait appel aux sœurs de St Charles parce qu'il ne pouvait pas tout assumer ni être là tout le temps. Certaines tâches convenaient mieux à des femmes. Il souhaitait qu'elles puissent s'implanter également à Jolarpet. Il acheta donc une maison appelée Hill View, la maison d'un anglo-indien qui quittait Jolarpet. Elle était en très mauvais état. Quand il pleuvait, il était impossible d'y demeurer parce la toiture fuyait.

C'est ainsi que débuta une longue et fidèle coopération entre le P. Guézou et les religieuses. Il les adopta presque comme de vraies sœurs. Il construisit toutes les infrastructures nécessaires à leur participation à sa mission et transféra à leur congrégation la propriété des biens meubles et immeubles. C'est ainsi qu'il édifia peu à peu les couvents de Jolarpet et de Yelagiri. Leur premier couvent sur la colline se dresse à l'endroit même où se trouvait sa première cabane légendaire. Leur ayant cédé ce terrain, il s'installa un peu plus haut et planta sa tente là où se trouvent les deux grands pins, dans l'actuel centre Don Bosco. Il décida d'établir les sœurs sur la colline. Le terrain qu'il achèterait pour elles et les bâtiments qu'il y construirait leur appartiendraient légalement, afin que, par la suite, il n'y ait aucune contestation possible.

Dès le début, les religieuses se montrèrent à la hauteur de son attente. Elles étaient courageuses et plusieurs d'entre elles possédaient véritablement une âme de missionnaire. Elles se contentaient de locaux réduits, équipés d'un confort minimum et accomplissaient un maximum de travail. Elles visitaient régulièrement les familles, prenaient soin des malades, envoyaient les enfants à l'école et donnaient des conseils aux mères et aux jeunes filles en difficulté. Dans les collines et, dans une certaine mesure, à Jolarpet, elles étaient les mains et la voix du P. Guézou.

Sœur Renée, qui a laissé un si merveilleux souvenir, fut l'une des premières supérieures à travailler à Jolarpet avec le Père Guézou. Elle était à l'époque travailleuse sociale à Shimoga et vint prendre ses fonctions en 1967. Tous les jours, elle allait au presbytère pour la distribution des vivres et d'argent aux pauvres et aux lépreux, qui venaient régulièrement voir le P. Guézou pour lui demander des aides. Il était impossible de contenir la foule et, chaque semaine, c'était une pagaille monstre. C'est pourquoi Renée jugea qu'il valait beaucoup mieux que la distribution se fasse dans son couvent, où le P. Guézou transféra alors tout le riz ainsi que l'argent.

Grâce à cela, le couvent devint davantage qu'un couvent. Par conséquent, en 1967, le P. Guézou commença à construire de nouveaux bâtiments, qui furent achevés et bénis le 7 octobre 1968.

## **Ne mangez pas de riz, mangez du samai**

Tenez, soyez généreuse avec les pauvres, disait-il, en me remettant cinquante mille roupies tous les mois, vingt mille pour Jolarpet et trente mille pour Yelagiri », raconte Sœur Renée.

« A Yelagiri, il n’y avait que des cabanes. Les tribaux n’avaient aucune formation en agriculture. Ils se contentaient de semer du samai et du riz pendant la saison des pluies et consommaient toute la récolte. Puis ils attendaient la saison des pluies suivante. En ce temps-là, l’aide du père Guézou était indispensable pour sauver des vies, dit encore Sœur Renée, qui parle d’expérience. Il était autoritaire, mais nous n’hésitions pas à travailler d’arrache-pied, parce qu’il travaillait aussi dur que nous. »

Le P. Guézou désirait que les sœurs s’identifient à la population et à sa culture. Ce n’était pas facile pour elles parce qu’elles avaient une mentalité d’Européennes.

« Ne mangez pas de riz, dans la mesure du possible. C’est la nourriture des riches. Mangez du samai (du petit millet), comme les pauvres. N’entrez pas chez eux avec des sandales ou des chaussures. Eux n’en portent pas. Ne mangez pas de bœuf : dans leur culture, c’est une profanation. »

Aujourd’hui, toutes ces consignes peuvent sembler un peu curieuses. Elles avaient pour but que lui-même et les sœurs ne fassent qu’un avec les habitants, afin de pouvoir gagner leur cœur.

De Jolarpet, les sœurs montaient dans les Yelagiri Hills pour accomplir la même mission – visiter les maisons, soigner les malades, enseigner les enfants et superviser les travaux lancés par le P. Guézou. Les sœurs qui arrivèrent par la suite coopérèrent de tout leur cœur avec le P. Guézou, elles aussi, et lui se dévouait pour elles. Elles étaient ses associées. Plus tard, il construisit un internat de filles, dans l’école St Charles, qui est aujourd’hui un collège et un lycée. D’autre part, il les aida aussi financièrement pour les activités qu’elles avaient dans des villes comme Ranipet, Tirupattur, Vilathikulam et Madurai.

Le P. Guézou se rappelait plusieurs sœurs de St Charles qui furent ses fidèles collaboratrices. Celle qu’il admirait le plus est Sœur Catherine, qui s’est tenue à ses côtés dans toutes les épreuves. « C’est une sœur humble et acharnée au travail », disait-il avec une joie évidente.

« Au début, raconte Soeur Catherine, quand le P. Guézou était encore le curé de Jolarpet, il venait tous les jours sur sa moto. Il avait fière allure. Il nous disait la messe. Il apportait de la viande et d'autres victuailles pour le couvent. Il nous disait de nous contenter de rendre visite aux familles et de bavarder avec les gens. C'était sa stratégie. Avec son aide, nous avons ouvert un dispensaire pour soigner les malades. Nous envoyions tous les enfants à l'école. L'instruction était une priorité pour le P. Guézou.

« Il était toujours généreux, travailleur et bienveillant envers nous. Il mangeait avec les gens dans leurs cabanes. Je me souviens que, un jour, on lui avait servi de l'éleusine grillée. Ce n'est pas très bon, mais il avala tout sans sourciller. Moi, j'aurais eu du mal », rappelle Soeur Catherine.

### ***Des liens qui perdurent***

Si les Sœurs de St Charles furent un cadeau pour le père Guézou, il fut à son tour un don de Dieu pour elles. Il a construit presque tous leurs locaux et les a aidées pour des entreprises qu'elles géraient dans d'autres endroits, comme on l'a dit plus haut. Il entretient avec elles des relations qui perdurent encore aujourd'hui. Il a continué à se rendre dans leur couvent pour le petit-déjeuner ou le thé, même lorsque sa propre communauté salésienne a été entièrement installée. Il n'a pas oublié que, lorsqu'il était seul, sans aucun soutien, même celle des Salésiens, elles étaient ses fidèles partenaires de mission.

## CHAPITRE XII Le Peuple bien-aimé de Jésus

Peu après son arrivée à Jolarpet, la réputation du P. Guézou se répandit largement, en particulier parmi les lépreux. « Tout le monde nous chasse, disaient-ils. Lui dit que nous avons une place à part dans le cœur de Jésus. C'est curieux. »

La lèpre se guérit mais à cette époque on la croyait incurable, du moins chez les villageois incultes. Il y avait alors beaucoup de lépreux en Inde. Ils erraient de place en place, rejetés par leur propre famille. Ils portaient les stigmates de leur maladie sur leur corps mais aussi dans leur tête. Tous les missionnaires qui venaient en Inde avec l'amour du Christ se souciaient des lépreux, de même que le Christ lui-même.

La première fois que le P. Guézou, alors jeune missionnaire, avait vu mourir un lépreux, non loin du village de Yercaud, il avait ressenti une violente émotion qui l'avait conduit à s'intéresser tout particulièrement à leur sort. Devenu curé de Jolarpet, il se donna pour mission de prendre soin d'eux et de les réhabiliter.

Les lépreux de la région de Jolarpet étaient pris en charge par le Dr Raja de Tirupattur et ses amis. Etant protestant, il recevait de l'aide de l'étranger et distribuait de la farine, des médicaments et du lait en poudre. Mais ces aides étaient insuffisantes pour ces gens trop nombreux. Lorsque le père Guézou arriva, il s'aperçut que ces malheureux subsistaient surtout grâce à la mendicité et il leur ouvrit son cœur. Il leur était plus facile d'obtenir de l'aide de l'homme qui les traitait avec amour et dignité que de mendier auprès des voyageurs qui leur lançaient parfois dédaigneusement une pièce de monnaie par la fenêtre d'un compartiment, histoire de se débarrasser d'eux.

La bonne nouvelle parvint à Jolarpet et dans les Yelagiri, où des centaines de personnes affluaient chaque semaine et même chaque jour. Le père Guézou essayait de contenir la foule à qui il distribuait du riz, des vêtements et diverses autres choses. Les quelques jeunes qui habitaient avec lui l'aidaient dans sa tâche, mais il fut bien vite débordé par le nombre. Chaque semaine, quelques cinq cents personnes venaient toucher chacune leur ration hebdomadaire de cinq kilos de riz. Cela continua même après qu'il eut quitté la paroisse pour s'installer dans les collines. Les sœurs de St Charles firent merveille dans ce grand élan de charité.

Le P. Guézou ne savait pas grand-chose de la psychologie des lépreux et de la façon de traiter la maladie. Il eut la sagesse de laisser faire les sœurs. Il leur demanda d'ouvrir des dispensaires à Yelagiri et Jolarpet, et le combat contre la mort et la maladie commença au cours des premiers mois de l'année 1964. Ainsi ce beau rêve qui figurait au programme d'humanisation du père Guézou se réalisa. Peu à peu, les sœurs sortirent de leur couvent pour aller dans les villages et administrer des médicaments, soulager la douleur et recruter de nouveaux auxiliaires. Dès 1969, les sœurs disposèrent d'un dispensaire bien équipé, dans les Yelagiri Hills.

## **Le manque d'humanité de l'homme pour l'homme**

Le P. Guézou s'occupait beaucoup des lépreux, mais il se rendit compte qu'il ne suffisait pas de se montrer charitable envers eux. Il leur fallait un endroit pour vivre et leurs enfants devaient aller à l'école. Ils avaient besoin de bénéficier des mêmes conditions de vie que le reste de l'humanité.

Il ne permettait pas, même à ses jeunes, de toucher aux provisions qu'il achetait pour les lépreux. L'un d'eux, Mr Samanan, aujourd'hui cadre de la Life Insurance Corporation of India, à Ranipet, raconte : « Un jour, nous étions en train de prendre le riz qui restait, après la distribution aux lépreux, au moment même où le père Guézou rentrait du Kerala. Il crut qu'on voulait s'approprier ce qui leur appartenait. Avant que j'aie pu lui donner des explications, il se mit en colère contre moi et je sortis de la maison en courant, pour me réfugier dans un champ. Le soir, alors qu'il s'était un peu calmé, je lui dis que nous n'étions pas en train de voler le riz des lépreux, alors il se mit à rire et me demanda pardon de s'être emporté. » Ce petit incident montre bien combien il se souciait des lépreux. Il ne permettait à personne de les maltraiter. Une vie humaine digne, voilà ce qu'il voulait pour eux.

Le P. Guézou acheta donc un terrain de deux hectares et demi, dans la partie ouest de Jolarpet, dans le quartier de Rama Reddiyur. Il commença à construire des maisons pour les lépreux et y installa un bon nombre de familles. Son premier but était de les faire bénéficier de soins médicaux appropriés et de les empêcher de mendier.

Tandis que l'humanité du père Guézou se traduisait à travers son engagement envers les lépreux, l'inhumanité des habitants de la région se manifestait encore bien davantage.

Certains d'entre eux ne supportaient pas le voisinage des lépreux et essayaient de convaincre le P. Guézou de les installer ailleurs, mais il ne les écoutait pas, bien entendu. Un jour où il était parti à Cochin, il reçut un coup de téléphone.

« Rentrez tout de suite, mon Père, hurlait un pensionnaire de son petit internat. Les gens du village sont arrivés en masse pour chasser les lépreux de leurs maisons de Rama Reddiyur. »

Le P. Guézou, furieux, regagna Jolarpet en toute hâte. Il arriva trop tard. Les gens avaient mis le feu aux maisons, dont la plupart n'étaient déjà plus qu'un tas de cendres. Ses chers lépreux étaient complètement affolés.

« Swami, dit-il. Allons-nous-en. Ces gens vont nous tuer. »

Accompagnés de plusieurs jeunes, il alla affronter ceux qui s'étaient comportés aussi brutalement. Parmi les adultes, personne n'avait accepté de l'accompagner, car au fond d'eux-mêmes, ils étaient très contents que les lépreux s'en aillent. De plus, ils ne voulaient pas se mettre à dos les autres habitants du village. Ils vivaient avec eux. Les missionnaires, eux, venaient et repartaient. Tel était leur raisonnement.

Quand il arriva sur les lieux, un petit groupe de gens était déjà là. Il retroussa ses manches, leva le poing et, dans le peu de tamoul qu'il connaissait, il les mit au défi de se battre avec lui.

« Qui sont ceux qui se sont battus avec mes lépreux ? Si vous avez du courage, venez vous battre avec moi », cria-t-il de toute sa voix.

Personne ne bougea. Il était si fort qu'ils avaient peur de lui.

Les lépreux et d'autres habitants savaient qui étaient les coupables. Mais personne n'osait parler, de peur des retombées éventuelles. Par chance, il ne se passa rien d'ennuyeux. Cette journée fut l'une des plus tristes de sa vie. Il n'oublia jamais l'inhumanité de l'homme envers l'homme.

Une fois calmé, il réfléchit et, peu à peu il se rendit compte qu'il ne pourrait pas avoir le dessus, que ce village n'était pas un endroit sûr pour les lépreux. Ce n'est pas facile de convertir une société. Par conséquent, il installa les lépreux à Bargur, une petite ville textile à environ quarante kilomètres au sud-ouest de Tirupattur, où il y avait déjà un asile pour lépreux géré par l'état. Il y construisit quarante maisons et, pendant plusieurs années, il dépensa environ soixante-quinze mille roupies par mois pour ces malheureux.

Plus tard, le terrain de Rama Reddiyur fut cédé à un garçon dans le besoin, qui avait travaillé fidèlement avec son compagnon, le Père Arul.

## **Ennagam : un foyer pour les enfants des lépreux**

Le P. Guézou avait une affection particulière pour les enfants de lépreux. Déjà, quand il était à Jolarpet, il en avait installé plusieurs dans des maisons un peu éloignées du village, de façon à ce qu'on ne sache pas qu'ils étaient des enfants de lépreux et qu'ils n'aillent pas mendier dans les lieux publics. Quatre d'entre eux – Aiyappan, Govindasamy, Raman et Pandian, habitaient à Katpadi et Gudiyatham.

Un jour, Mr Christuraj, un des collaborateurs laïcs du P. Guézou, vint lui parler de la détresse dans laquelle étaient ces enfants.

« Ils sont dans une situation épouvantable, Père. Ils ont besoin qu'on s'occupe d'eux, bien davantage que ceux qui sont chez nous, dit-il.

- Je sais. Voilà déjà un certain temps que j'y pense. Qu'allons-nous faire ? Vous avez une idée ?

- Je propose de commencer par construire une petite maison où ils se sentiront chez eux. »

Le P. Guézou fut tout de suite d'accord et c'est ainsi que Ennagam, une petite maison placée juste derrière le lycée Saint-Charles, vit le jour. Au commencement, elle abritait douze enfants dont s'occupait Mr Christuraj. C'était une maison et non un internat, d'où le nom d'« Ennagam » qui signifie ma maison ou mon nid. Lorsque Mr Christuraj se maria, sa femme s'occupait d'eux, elle aussi. Le P. Guézou désirait que ces enfants vivent le plus possible comme une famille normale, chose dont ils avaient été privés.

La lèpre n'est pas une maladie héréditaire. Les enfants de lépreux sont sains, mais ils sont mis au ban de la société, parce qu'ils sont leurs rejetons, et les autres enfants ne veulent pas se mêler à eux. Ils les pourchassent et les repoussent de toutes les manières possibles. En les installant dans les collines, le P. Guézou avait pour but qu'on ne sache pas qu'ils étaient des enfants de lépreux et qu'on ne les mette pas en quarantaine. Grâce à des soins médicaux efficaces, ils furent intégrés aux autres enfants et fréquentaient tous l'école.

Lorsque le besoin d'un foyer pour filles se fit sentir, le P. Guézou construisit une autre maison (Anbagam) confiée à Mr Leo et son épouse, qui s'en occupèrent pendant



quelques années. Ces enfants avaient l'habitude de vagabonder, avec leurs parents, et avaient du mal à rester au même endroit. De temps en temps, l'une d'elles se sauvait et la police la ramenait. Il devenait donc de plus en plus compliqué de s'en occuper. En outre, Leo et Christuraj étaient très pris par leurs activités professionnelles et ils firent part de leurs difficultés à assumer la charge de ces enfants. Aussi, bien à contre-cœur, le P. Guézou prit la décision d'envoyer les filles à Snehalaya, l'internat tenu par les sœurs de St Charles. Les garçons sont restés dans la même maison, tout en étant dépendant directement du Centre Don Bosco.

## **Duhayon, le co-missionnaire**

Vers la fin de l'année 1959, étant totalement immergé dans la mission de Vaduthala, Le P. Guézou prit conscience qu'il avait absolument besoin de l'aide matérielle et spirituelle de ses amis de France. Il recevait déjà un soutien de la part de sa famille, mais c'était une goutte dans l'océan. Il décida donc de se mettre en quête de nouveaux amis.

Il envoyait des lettres à des personnes susceptibles de parrainer des enfants, afin de leur permettre de faire des études et les aider à s'établir. Peu à peu, le cercle de ses amis s'était élargi. Parmi eux, Dieu lui envoya quelqu'un de Roubaix, Léon Duhayon. Ils devaient devenir des âmes sœurs, des jumeaux en esprit, inséparables dans la vie comme dans la mission.

### **La rencontre**

Le P. Guézou comptait parmi ses marraines une veuve très pieuse qui vivait à Lomme, dans la périphérie de Lille. Elle priait pour lui depuis qu'il était entré au séminaire et comme il estimait que ceux qui priaient pour lui étaient ses plus grands bienfaiteurs, il l'aimait beaucoup. En 1959, à l'occasion d'un voyage en France, il alla la voir pour la remercier de son soutien.

Le P. Guézou savait que M. Duhayon habitait tout à côté, à Roubaix. C'était l'occasion de lui rendre visite et de lui exprimer sa gratitude. Quand M. Duhayon lui ouvrit la porte, il lui tendit la main et annonça en souriant : « Je suis le P. Guézou. Vous m'avez tellement aidé que je voulais faire votre connaissance. Je suis de passage en France. Ma mère vient de mourir et je suis allé chez moi, en Bretagne. Mais je voulais aussi vous voir.... Et vous remercier. »

M. Duhayon s'illumina, lui étreignit la main chaleureusement et le fit entrer dans le salon où il lui proposa un verre de vin. « Notre conversation n'a duré que cinq minutes à peine, raconte le P. Guézou. Je lui ai parlé de la pauvreté des Indiens et de mes tentatives pour la soulager, dans la mesure de mes faibles moyens. Il a dû être touché par mes paroles, ou plutôt par l'esprit de Dieu ».

M. Duhayon l'écouta avec une grande attention. La façon dont naissent les vocations est un mystère. Dieu toucha le cœur de cet homme et fit naître en lui une vocation de missionnaire laïc. Une amitié profonde se noua entre les deux hommes. M. Duhayon lui offrit l'hospitalité et ils parlèrent de l'Inde et des moyens de permettre aux pauvres de sa région de progresser.

« Vous travaillez en Inde, moi je travaillerai en France », s'exclama-t-il, en saisissant la main du P. Guézou.

Un pacte simple mais solennel venait de se conclure entre deux grands missionnaires français, un prêtre salésien de l'Inde et un laïc chrétien en France. Ils étaient devenus des âmes sœurs et M. Duhayon paya la traversée de retour du père Guézou.

Léon Duhayon se sentait déjà béni de Dieu. A quarante-trois ans, il était marié et père de cinq enfants en pleine santé. Par la suite il adopta plusieurs petits indiens. Grand, maigre, ancien athlète et personnage très respecté dans sa communauté, il était directeur technique d'une importante manufacture lainière, près de Paris. Il avait une maison agréable et, chaque mois, son compte en banque grossissait. Il était béni de Dieu, sans aucun doute.

Il était également membre de la Conférence de Saint Vincent de Paul de la paroisse de Roubaix et il décida de parler de son ami à cette association.

« Si je peux compter sur votre aide. J'aimerais adopter un prêtre... et travailler pour les pauvres. » dit-il.

On lui demanda alors s'il pensait à quelqu'un en particulier.

« Justement, oui, répondit-il. C'est le P. François Guézou, un Salésien français qui travaille en Inde du Sud. Je l'aide modestement. Je sais par ses lettres qu'il a désespérément besoin de bien davantage d'argent. Une sécheresse catastrophique sévit dans la région où il se trouve. Il dit que la misère est effrayante. Des enfants nus, des adolescents affamés et des adultes malades lui sont amenés quotidiennement et il ne peut leur apporter qu'un réconfort spirituel. Ce n'est pas suffisant. Il a besoin d'une aide

matérielle et une contribution de notre part, quelle qu'elle soit, allégera énormément son fardeau.

Visiblement émus, ceux qui l'écoutaient envoyèrent aussitôt quelque chose à ce prêtre en difficulté, qui leur avait inspiré une sympathie immédiate. M. Duhayon lança ensuite, parmi ses amis, une véritable campagne en faveur de la mission du P. Guézou. Ce monsieur de Roubaix se passionnait toujours pour tout ce qu'il entreprenait. C'est ainsi que débuta une entreprise missionnaire à deux, qui a eu peu d'exemples ces derniers temps.

M. Duhayon se démena pour recruter de plus en plus d'amis. Chaque mois il envoyait ponctuellement cinquante mille francs au Père Guézou, jusqu'au jour où il prit sa retraite.

Ils continuèrent à s'écrire ; l'argent et les dons continuèrent à affluer. Puis, un jour, fin 1964, M. Duhayon reçut un SOS de Jolarpet, avec ce seul mot : « Venez. »

### **L'expérience de première main de M. Duhayon**

M. Duhayon avait deux mois de vacances à prendre. Il savait que quelque chose de grave avait poussé le P. Guézou à lui envoyer un appel aussi pressant et il débarqua à Cochinchine, très inquiet. Le P. Guézou était venu l'accueillir.

« La situation est très préoccupante, dit celui-ci. Et comme vous êtes mon plus fidèle ami, je voulais que vous vous en rendiez compte par vous-même. »

Les deux mois suivants, M. Duhayon vit des choses qu'il n'aurait jamais pu croire si on lui en avait parlé. Avec le prêtre, il parcourut des kilomètres sur de mauvaises routes, quand il y avait une route. Ils traversèrent des villes et des villages et, partout, il y avait des marmites et des assiettes vides, qui auraient dû contenir de la nourriture. Face à une telle misère, Léon Duhayon eut une impression de découragement.

« Ces dernières années, l'eau a été de plus en plus rare, lui expliqua le P. Guézou. Pour une raison quelconque, il n'y a pas eu de mousson et le riz n'a pas pu germer dans cette terre dure et craquelée. » Léon Duhayon prit des notes et des centaines de photos. A son retour chez lui, à Roubaix, il avait beaucoup maigri.

Les dernières paroles du P. Guézou résonnaient encore dans sa tête : « Parlez, racontez ce que vous avez vu et ressenti. »

## La campagne de France

M. Duhayon n'aimait pas faire des discours, pourtant, après avoir rassemblé ses notes, il s'engagea dans la plus grande croisade de sa vie. « Je vais en faire une affaire personnelle. Un compte rendu de première main sur une horreur et une souffrance incroyable. Si mon histoire est convaincante, le P. Guézou obtiendra des aides pour sa mission. » Il se refusait à imaginer ce qui arriverait si ce n'était pas le cas.

Les semaines suivantes, M. Duhayon raconta donc son histoire et projeta cent soixante fois ses photos dans des usines, des écoles, des associations féminines, des syndicats et au Rotary Club. Il n'arrêtait pas. Il perdit encore du poids, sa voix se cassait et il était très fatigué, mais il continuait à parler.

Voici ce qu'on pouvait lire dans *La Croix du Nord* : « En dépit de la fatigue qui se lisait dans ses yeux, ce Français a apporté un témoignage personnel de l'horreur. Il a vu des enfants en train de mourir de faim et cela, il ne peut l'accepter. »

Le résultat fut encourageant. Les dons, modestes ou importants, affluèrent et permirent d'envoyer dix tonnes de vêtements, une tonne de médicaments et une tonne de lait en poudre, de quoi faire le bonheur du P. Guézou, se disait-il.

Mais un problème survint. Les frais d'expédition des vêtements, qui étaient fonction du volume, risquaient de manger tout l'argent. Toute l'opération aurait pu échouer si M. Duhayon n'avait pas eu une idée. Pourquoi ne pas mettre tous ses vêtements dans une presse géante, les compresser, puis les ficeler ? Ils prendraient ainsi beaucoup moins de place.

On essaya et ça marcha !

En recevant les colis, le prêtre explosa de joie. « C'est merveilleux, écrivit-il à Léon Duhayon. Ma mission a vraiment maintenant une raison d'être. J'ai pu même ouvrir une école dans ma paroisse. Ma paroisse ? C'est plutôt comme un petit pays de plusieurs centaines de kilomètres carrés. Mais grâce à vous, ma tâche est plus facile. Que le Seigneur vous bénisse. »

Mais sa lettre suivante était porteuse de mauvaises nouvelles. « Une catastrophe s'est abattue sur nous. La population est décimée par la pire famine qu'on n'ait jamais vue. Vous souvenez-vous de Krishna, celui que vous aviez photographié pendant votre séjour chez nous ? Eh bien, il est mort de faim... avec tant d'autres. »

Léon Duhayon pleura. « D'apprendre ce qui était arrivé à ces enfants que je connaissais, ceux qui souriaient à mon appareil photo et me posaient plein de questions sur la France... de savoir qu'ils étaient morts, j'étais accablé. »

### **L'opération bateau de riz**

« Il faut que je vous décrive les scènes de désespoir dont je suis témoin tous les jours dans nos villages et je dois implorer de nouveau votre aide. Chaque jour, des centaines de femmes viennent quémander une assiette de riz ou un peu de lait en poudre pour qu'elles et leurs enfants puissent rester en vie. Il nous faut presque recourir à la force pour les repousser. Nous n'avons rien à leur donner ! »

Au cours de l'hiver 1964-1965, Léon Duhayon apprit par d'autres sources que non seulement l'Inde mais tout l'Extrême-Orient souffrait d'une pénurie de riz. Même avec de l'argent, il était difficile de s'en procurer, il n'y en avait tout simplement pas assez. Il se mit donc en devoir d'en trouver pour l'envoyer au Père Guézou. « Je suis un travailleur, comme tant d'autres, dans la vigne du Seigneur, se disait-il. Je ne peux pas abandonner ces gens. Il y a forcément du riz quelque part. Une nuit, il se réveilla avec une idée miraculeuse. A l'occasion d'un voyage d'affaires en Espagne, il s'était lié d'amitié avec un grossiste espagnol. Peut-être cet homme pourrait-il l'aider. Il se leva d'un bond et lui envoya un télégramme disant : « Pourriez-vous me trouver du riz en Espagne ? »

Il espérait au mieux la promesse de dix à trente tonnes qu'il achèterait avec son argent et expédierait au P. Guézou. Quand la réponse arriva, le lendemain matin, il ouvrit le télégramme en tremblant. S'il annonçait une mauvaise nouvelle, c'était la catastrophe. Il jeta dessus un bref regard et poussa un cri à mesure qu'il lisait. « Le syndicat du riz de Valence vous accorde une option de dix jours pour cinq cents tonnes, au prix de quinze cents le kilo. »

Léon Duhayon s'assit, les mains tremblantes, et se mit à calculer. Ces cinq cents tonnes représentaient en gros soixante-dix mille dollars – mais il resterait à payer le transport. Pire encore, il n'avait que dix jours pour réunir les fonds. Il ne perdit pas de temps. Il téléphona à plusieurs organismes et écrivit à des personnes qu'il savait riches. Il se rendait compte que le riz lui était proposé à un prix honnête et, avant même d'avoir reçu des réponses, il télégraphia à Valence pour dire qu'il était acheteur.

C'est alors que des réponses négatives commencèrent à arriver. La plupart se terminaient par des formules telles que « incapable de vous aider » ou simplement « désolé, j'espère que vous aurez plus de chance ailleurs. » Après avoir pris connaissance de ces lettres décourageantes, un journaliste du *Courrier Picard* écrivit : « L'envoi de riz de Léon Duhayon ne repose toujours que sur un seul homme. Il ressemble à quelqu'un qui chercherait à colmater une fuite avec le doigt : il ne peut pas arrêter l'eau à lui seul et il ne peut pas aller chercher du secours. Pourtant, ce qu'il essaye de faire mérite qu'on l'aide, plus qu'il ne l'a jamais été.

Le temps passait et Léon Duhayon se désespérait. Il courait partout où il était possible de récolter de l'argent et, au bout de six jours, il n'avait réuni que six mille dollars. « Très bien, se dit-il enfin. On dirait qu'il va me falloir me débrouiller tout seul. » Il se rendit à la plus grande banque de Roubaix et, malgré sa fatigue, il s'adressa d'une voix ferme au directeur : « Je voudrais faire un emprunt de soixante-quinze mille dollars. » Le banquier, qui le connaissait bien, l'écouta en silence dresser l'état de ses avoirs, mais son bien principal était sa maison. Elle était moderne, bien construite, située dans une banlieue aisée, entourée d'un parc planté d'arbres.

Après avoir effectué un calcul rapide sa valeur, le banquier dit à Léon Duhayon : « Je peux vous avancer cette somme, mais pour un mois seulement. Si vous ne m'avez pas remboursé le prêt à cette date, je serai obligé de vendre la maison avec tout ce qu'il y a dedans. »

Ces conditions draconiennes ne dissuadèrent pas Léon Duhayon. Il avait décidé d'acheter le riz et rien ne l'arrêterait, pas même le fait de contracter une dette de soixante-quinze mille dollars, pas même la possibilité de perdre sa maison. Après tout, la survie de tant de personnes était en jeu ! « J'accepte vos conditions » dit-il au banquier et, quelques minutes plus tard, il sortit de l'établissement, un chèque certifié dans sa poche.

Il monta dans sa voiture, tout heureux, et prit la route de l'Espagne. Désormais, plus rien ne pourrait l'empêcher d'avoir son riz. Un bateau devait partir pour l'Inde, via Casablanca, et le grossiste avait amené la marchandise sur le port de Valence. Bientôt, cinq cents tonnes de riz vogueraient vers l'Inde. Léon Duhayon n'avait jamais été aussi heureux de sa vie.

Mais sa joie était prématurée. Il avait oublié les tracasseries administratives. A peine était-il arrivé sur le quai et contemplait-il la montagne de sacs de riz qu'un fonctionnaire s'approcha de lui.

« Avez-vous un certificat sanitaire pour cette cargaison ? lui demanda-t-il. N'y a-t-il aucun risque de contamination ? »

- Non, je n'en ai pas. Mais je vais faire le nécessaire pour en obtenir un.

- Très bien. Vous n'avez qu'à écrire à Madrid et, en principe, vous aurez une réponse dans quinze jours. »

Léon Duhayon manqua défaillir. Il était hors de question d'attendre quinze jours. Le bateau devait partir le lendemain après-midi, dès que le riz aurait été chargé. Il fallait faire vite. Il téléphona aux services de santé, à Madrid, et sut si bien convaincre le fonctionnaire que celui-ci prit le premier train pour Valence, amenant avec lui les papiers nécessaires, dûment signés. Il les remit à Léon Duhayon, en lui disant : « Vous êtes un homme très persuasif. »

Cette affaire réglée, les dockers commencèrent à se mettre au travail, mais à la fin de la journée, ils n'avaient chargé que deux mille sacs sur le cargo. Il y en restait trois mille. Un nouveau problème se posait donc à M. Duhayon.

Le contremaître du quai vint lui dire : « Nous sommes mercredi soir et les hommes ne reprendront pas le travail avant lundi matin. C'est aujourd'hui le Jeudi Saint et demain Vendredi Saint... et nous ne travaillons pas le samedi et le dimanche.

« Mais alors, que va-t-il se passer pour le riz, cria presque M. Duhayon. Moins de la moitié a été chargé et le bateau lèvera l'ancre à l'heure dite. »

Il lui expliqua alors que des vies humaines dépendaient de cette livraison de riz. Il parlait lentement mais avec une telle ferveur que ses interlocuteurs comprirent l'importance de l'enjeu. Il leur parlait avec son cœur et ils ne purent lui résister. Sans dire un seul mot, les dockers allèrent vers les sacs et les chargèrent sur le bateau deux fois plus vite qu'avant.

A quatre heures trente du matin, tout était fini. Le dernier sac de riz était à bord et bientôt le cargo quitterait le port. Les dockers étaient si fiers d'eux-mêmes qu'ils refusèrent d'accepter le moindre sou pour ces heures supplémentaires d'un dur labeur. « Vous nous avez dit pourquoi vous faites ça, déclara l'un d'eux. Et comme nous sommes des chrétiens, nous aussi, nous voulons y avoir notre part. Puisque vous vous êtes donné

tant de mal, nous pouvons bien travailler quelques heures de plus gratis. » Il n'est pas fréquent que le christianisme opère ce genre de miracle !

Léon Duhayon rentra à Roubaix et dormit douze heures d'affilée. Il était heureux. Il avait accompli sa tâche. De nombreuses vies seraient sauvées grâce à ces cinq cents tonnes de riz. Le P. Guézou saurait les distribuer à des pauvres gens de l'Inde.

Mais qui allait sauver M. Duhayon, avec ses soixante-quinze mille dollars de dette qu'il avait un mois pour rembourser, pour qu'on ne lui prenne pas sa maison ? C'est exactement la question que posa *La Croix du Nord*, plus une ou deux autres. Comment un homme d'affaires aussi avisé que M. Duhayon avait-il pu se mettre dans une pareille situation ? Avait-il oublié qu'il avait une famille, dont le bien-être et la sécurité dépendaient de lui ? Que s'était-il passé ?

Venait ensuite le récit de cette histoire avec un compte rendu des difficultés de Léon Duhayon. Mais ce fut *Nord Eclair* qui déclencha tout. Sous le titre accrocheur « Opération bateau de riz », l'article captiva les lecteurs en mettant en scène l'entreprise désespérée de Léon Duhayon pour sauver les Indiens du P. Guézou. La presse parisienne s'en fit l'écho et un journal appela M. Duhayon « un homme qui soutient ses convictions avec de l'argent »

Puis Europe N° 1 fit une émission spéciale sur Léon Duhayon. Après avoir évoqué les temps forts de cette saga du riz, le journaliste terminait ainsi sa plaidoirie: « Un homme qui aime autant l'humanité ne mérite pas de perdre tout ce qu'il possède. » La réaction fut extraordinaire. Avant même la fin de l'émission, des appels téléphoniques arrivèrent. En moins de deux semaines, six mille deux cents lettres arrivèrent chez M. Duhayon et, quelques jours avant la fin de l'échéance, il pouvait écrire au père Guézou que la France était prête à soutenir son action en Inde.

Un petit magazine catholique a résumé toute cette histoire mieux que n'importe qui. « Une merveilleuse réussite, une histoire vivante, qui est un exemple de ce qu'un homme peut faire à lui seul. Sa victoire est due à la passion et au sacrifice. C'est à la fois sublime et incommensurable. »

« Aucun homme ne peut sauver le monde à lui tout seul », dit un membre de la Conférence Saint Vincent de Paul. Pourtant, s'il y en avait davantage comme Léon Duhayon, combien le monde pourrait changer.



Au milieu de années 1960, la sécheresse s'abattit à nouveau sur les collines et les régions voisines. Le district de Vellore est la zone du Tamil Nadu la plus exposée à ce fléau. Étant loin des côtes orientale et occidentales, et cernée à l'est par les Jawadi Hills, les secteurs de Tirupattur et Yelagiri ont une pluviométrie réduite. La longue mousson du sud-ouest et celle, plus courte, du nord-est sont très variables. Alors qu'il y a des inondations dans le reste du Tamil Nadu, c'est tout juste s'il y bruine. Il n'y a pas de rivières, en dehors de la Palar, qui traverse Vaniambadi, une ville située à vingt-deux kilomètres de Tirupattur. Et c'est du sable plutôt que de l'eau que charrie la Palar.

Jusqu'à la fin de sa vie, Léon Duhayon ne cessa de réunir des fonds pour le P. Guézou. Les protégés du père Guézou avaient le sourire et cela rendait M. Duhayon heureux.

### **L'homme qui vendit sa maison**

Dans l'évangile, Jésus dit à un jeune homme riche : « Vends tout ce que tu as et suis-moi ».

Il ne le fit pas, mais M. Duhayon, lui, le fit.

La maison de Léon Duhayon avait réchappé à l'épisode bateau de riz, mais pas sa superbe résidence secondaire des Alpes. Il la vendit et envoya tout l'argent au père Guézou. Dès qu'on pénètre dans le Centre Don Bosco d'Athnavur, on voit tout de suite un bâtiment de deux étages. C'est le premier internat de garçons, doté aujourd'hui de presque tous les équipements informatiques. C'est grâce au fruit de la vente de la belle maison des Alpes de Léon Duhayon qu'il a été construit. En voyant les sans-abris de l'Inde, il avait eu honte de posséder une résidence aussi grande et confortable. Sa propre famille passait en second, son premier souci étant les enfants de l'Inde.

Il était marié et avait onze enfants, dont six adoptés. Passionné qu'il était par les enfants de Dieu en Inde, il ne passait guère de temps avec sa famille. Très vite, il y eut des frictions entre sa femme et lui et ils décidèrent de vivre séparément. Toutefois il assura son avenir et celui de ses enfants.

Il renonça à tout pour un prêtre et sa mission en Inde. Il renonça au bien-être que procure l'argent et devint volontairement un démuné, afin de partager le dénuement des protégés du P. Guézou. C'est ainsi qu'il trouva la clé permettant d'accéder au cœur des Français, qui apportèrent leur aide. Il se rendait en Inde tous les ans et participait personnellement aux activités du P. Guézou et à la vie de ses enfants. Sur la liste des campagnes de solidarité menées par un seul individu, Léon Duhayon occupe la première

place et les Français sont devenus des chrétiens modèles qui vivent leur foi dans le partage, à l'exemple des premières communautés chrétiennes.

En France, le nom de Guézou était devenu un sésame. Sa magie reposait dans les mains de soixante-dix mille enfants qu'il avait aidés au cours des quarante années précédentes. Beaucoup d'entre eux s'étaient déjà fait une place dans la société. La multiplicité de ceux qui, dans leur enfance, avaient vécu à Yelagiri, Tirupattur, Jolarpet, Bangalore, Madras, Cochin, Madurai, Kariakal, Vilathikulam, Alangulam, Sagayathottam, Vellore, Ranipet, et bien d'autres lieux séduisaient ses amis français qui leur rendaient visite. Ils appelaient Léon Duhayon leur « papa » et François Guézou était leur père à tous. On peut voir des plaques en mémoire de Léon Duhayon dans plusieurs endroits par où est passé le P. Guézou.

L'idée d'une participation de la nation française dans l'œuvre du P. Guézou germa dans l'esprit de Léon Duhayon au début des années soixante. Elle ne cessa de grandir avec le temps et, quarante ans plus tard, Léon Duhayon qui souffrait de multiples maladies, conçut l'idée de réunir plusieurs œuvres. Avec d'autres amis du P. Guézou, il avait envoyé en Inde des millions de roupies. Dans un chapitre spécial, on trouvera la liste des actions entreprises grâce à la générosité de ces personnes. Mais ces deux grands hommes restèrent des pauvres. L'argent leur était indifférent. Ceux qui viennent voir le Père Guézou aujourd'hui sont frappés par la simplicité de son mode de vie. « Est-ce bien l'homme qui a bâti autant d'institutions », s'étonnent-ils.

### **Un associé de toujours**

Léon Duhayon a classé religieusement toutes les lettres qu'il a reçues. Il aime beaucoup les relire, en particulier celles qui renferment de chaleureux messages, tel celui-ci : « Nous sommes un jeune couple et nous venons de commencer à construire notre maison. Mais après avoir entendu parler de votre bateau de riz à la radio, nous avons décidé de faire un sacrifice en n'installant pas le chauffage central, ce qui nous permet de vous envoyer les cinq mille francs que nous avons ainsi économisés. »

Une fois à la retraite, il se rendit en Inde au moins deux fois par an. Il passait trois mois en France et trois en Inde. Les amis à qui il parlait de la mission du P. Guézou avaient la certitude que leurs dons seraient mis à bon usage, parce qu'ils savaient que M. Duhayon était au courant de la façon dont les fonds étaient utilisés.

Un jour, alors qu'il se trouvait à Chennai, Léon Duhayon demanda à visiter le centre où l'on accueillait les enfants des rues. Le directeur le pria de s'asseoir et c'est alors que l'un des garçons qui étaient là eut la brillante idée de lui faire une farce. Il retira la chaise sur laquelle il s'apprêtait à prendre place.

M. Duhayon tomba par terre et se blessa au bras et à l'épaule, ce qui lui valut de porter une attelle pendant plusieurs années.

Plus tard, il fut atteint de la maladie de Parkinson et il n'arrivait plus à écrire correctement. Il dut se faire aider par des secrétaires. Paule Cappelette et Berthe Marie furent les plus dévouées. Le P. Guézou a gardé d'elles deux un souvenir très affectueux. Après la mort de Léon Duhayon, Paule Cappelette entra dans une institution d'Amiens, qui venait en aide aux personnes âgées. Elle anime aussi une communauté de religieuses dans le voisinage.

Léon Duhayon aurait voulu mourir en Inde. Son souhait ne se réalisa pas.

### **Un sacrifice par le feu**

Léon Duhayon avait l'habitude de faire lui-même le ménage dans sa chambre. C'était un maniaque de l'ordre et de l'organisation.

La nuit du 11 mai 1998, le feu se déclara dans sa chambre, sans doute à la suite d'un court-circuit. De la fumée s'échappait des fenêtres. A cause de son état, il avait toujours un médaillon d'alarme autour du cou, lui permettant d'avertir sa secrétaire. Il donna aussitôt l'alerte et quelqu'un appela les pompiers qui arrivèrent quelques minutes plus tard. Mais l'incendie avait déjà gagné tout l'appartement et M. Léon Duhayon, second apôtre des Yelagiri Hills et âme sœur de François Guézou, avait cessé de vivre. Son corps fut transporté à l'hôpital pour une autopsie.

« A ce moment-là, j'étais en France, dira plus tard le P. Guézou, visiblement ému. Ce fut un terrible choc pour moi d'apprendre sa mort. J'avais demandé à la direction de l'hôpital de me laisser voir son corps, mais elle refusa. Il était méconnaissable.

« Les obsèques furent grandioses. Sur son lieu de travail, dans l'Eglise et à travers la nation, il avait d'innombrables admirateurs. C'était un homme qui brûlait de l'amour de Dieu pour l'humanité et il est mort par le feu, de manière symbolique. Ses funérailles, qui se déroulèrent une semaine plus tard, furent suivies par une foule nombreuse.

La population des Yelagiri et tous ceux qui le connaissaient l'appelaient affectueusement « papa Duhayon », ce qui le remplissait de joie. Il avait assuré le bien-être de sa famille,

en France, et en avait adopté une plus nombreuse, en Inde. Il avait pris conscience qu'il pouvait être le père d'une multitude d'êtres humains.

### **Passation du relais à M. Stanislas Ernoult**

La disparition de Léon Duhayon fut une lourde épreuve pour le P. Guézou. Mais la vie continue et il se rendit compte qu'il fallait lui trouver un successeur avant même la mort de celui-ci. Et Dieu lui envoya Stanislas Ernoult.

M. Ernoult connaissait le P. Guézou et M. Duhayon depuis 1992. C'était un homme d'affaires avisé, qui leur envoyait régulièrement des dons. Il avait créé la société Décathlon, avec seulement six personnes, alors qu'elle en emploie aujourd'hui trente-sept mille et qu'elle est mondialement connue pour les articles de sport. Elle possède trois cent quinze succursales en Europe et en Asie, principalement en Chine. Il existe aussi un magasin à Bangalore.

Après une vingtaine d'années de croissance, Stanislas s'était demandé s'il n'y avait pas autre chose dans la vie en dehors de l'argent. Il cherchait un sens à son existence et, en 1995, il eut l'idée d'aller rendre visite au P. Guézou et, peut-être, d'adopter une petite fille.

Pendant deux mois, il alla dans des ashrams, ces centres de spiritualité traditionnels, puis il passa un mois entier chez le P. Guézou, pour lequel il eu une grande affection. Deux jours avant de partir, la pensée de s'impliquer davantage que d'envoyer simplement des dons lui vint. Au petit déjeuner, le P. Guézou était généralement silencieux et pensif. A la fin, il dit : « Stanislas, c'est bien triste que vous partiez bientôt. »  
- C'est vrai, Père Guézou, j'ai passé ici des moments merveilleux et tout en vous me plait, votre travail, vos protégés...

- Alors, dans ce cas, j'aimerais vous faire une proposition.

- Dites-moi, mon Père.

- Mon grand ami, M. Duhayon se fait vieux et moi aussi. Il faudrait que quelqu'un prenne sa place en France. »

Il y eut un moment de silence.

« Je sais que vous êtes quelqu'un de très occupé. Mais vous serait-il possible de le remplacer ? Nous avons besoin d'une personne efficace et aimante comme vous, pour faire le lien entre nos amis de France, rester en contact avec eux et faire en sorte que les aides continuent à affluer. Notre mission a besoin d'argent plus que jamais. Nous avons

entrepris de nouvelles opérations, dont plusieurs en Inde du Sud. » dit le P. Guézou d'un ton pressant.

Stanislas comprit que Dieu l'appelait.

« Je prends le relais, déclara-t-il. Ne vous inquiétez pas. Travaillez ici et prenez soin de votre santé. Je vais voir ce que je peux faire avec M. Duhayon. »

Ce jour-là, le P. Guézou éprouva une grande reconnaissance envers Dieu. Il avait trouvé un digne successeur à Papa Duhayon.

A son retour en France, M. Duhayon remit à Stanislas une boîte contenant cinq mille cartes et adresses, des numéros de téléphone et des informations concernant les amis du Père Guézou. Comme on l'a dit plus haut, Léon Duhayon mourut en 1998, en ayant passé le relais à Stanislas.

Aujourd'hui, Stanislas travaille pratiquement seul. L'association « Les amis du Père Guézou et de Don Bosco en Inde », est une organisation non gouvernementale, placée sous sa direction. Il travaille chez lui et deux autres personnes s'occupent de la correspondance. De temps à autres, quelqu'un vient lui donner un coup de main.

L'association dispose de sponsors particuliers et collectifs. D'autres apportent aussi un soutien substantiel. En Suisse, par exemple, Anne Pittet a fait une importante donation qui a permis au P. Guézou de construire un foyer pour étudiants du troisième cycle, au sein du Collège du Sacré-Cœur, qu'on appelle le Foyer Guézou.

Grâce à Stanislas et aux amis de France, l'œuvre du père Guézou continue à vivre.

M. Stanislas est marié avec Anne Ernoult et ils ont deux enfants. Guillaume, vingt-cinq ans, ingénieur informaticien, et Clement, vingt-trois ans, étudiant en médecine.

« Cette œuvre me fournit un but dans la vie, avait dit Stanislas au P. Arokiam, en janvier 2007. Dieu m'a beaucoup donné – de l'argent, un travail, des amis, une maison et une famille. Ma famille est un grand soutien. Et moi, qu'est-ce que je fais pour Lui et pour son peuple ? » avait-il demandé d'un air pensif.

« Je trouve une satisfaction à faire quelque chose pour les pauvres. Je ne peux pas accepter la misère, la faim et l'analphabétisme. Je reçois aussi beaucoup des gens d'ici. Ils sont chaleureux, affectueux et sincères. Nous sommes tous les enfants du même Père du Ciel. C'est la vie de Dieu qui se manifeste en toute chose et en tout être humain.

Lorsque la vie est en danger quelque part, cela nuit à tout le système. Il faut faire

quelque chose pour ça. Qu'avons-nous que nous n'ayons pas reçu ? demande-t-il avec candeur.

Quelle vision élevée de l'humanité de la part d'un missionnaire laïc, qui ne se glorifie pas de la réussite de sa société, mais de son action pour les enfants pauvres de Dieu !

Il croit dans le dicton : « C'est ce à quoi on renonce qu'on garde vraiment. Ce qu'on thésaurise, on le perd. »

Il vient en Inde chaque année et se rend dans tous les endroits où a œuvré le Père Guézou – Jolarpet, Tirupattur, Vilathikulam, Alagulam, Karaikal, le Kerala et Bangalore. Il rencontre aussi des enfants parrainés et se rend dans des centres de cours du soir. Il dit lui-même qu'il ne fait pas ça simplement pour s'informer mais aussi parce que cela le renforce physiquement et moralement.

Quand il parle du P. Guézou, Stanislas dit : « C'est un homme d'une grand volonté et qui sait ce qu'il faut faire. Il mène une vie très simple. Dans ses relations avec les gens, il est doux, affectueux et plein d'humour. Il traite tout le monde de la même façon, les enfants et les adultes, les chrétiens et ceux qui appartiennent à une autre religion, les hommes et les femmes, les religieux et les laïcs. J'ai en lui une confiance absolue. Je sais que l'argent que nous collectons est bien utilisé. Je remets tout entre ses mains.

Stanislas est un homme d'une grande spiritualité. Il passe ses vacances dans des lieux tranquilles et consacre beaucoup de temps à prier, à méditer et à lire. Il sait évaluer les êtres et les actions. Il pose des questions pertinentes. Chaque fois qu'il venait en Inde, il apportait des jeux, des outils et des médicaments. Malgré un emploi du temps chargé, il fait lui-même sa correspondance. Depuis l'an dernier, M. Hervé Daledale l'aide à suivre le travail fait pour les enfants parrainés. Céline Guézou, la nièce de François, s'occupe des projets. M. Stéphane Robillard, M. Gilles Gonesa et Melle Marie Annick jouent aussi un rôle important dans cette grande mission humanitaire.